

# MISE AU PROPRE...

Par SILENCE.

Aujourd'hui, j'ai appelé le docteur Traoré pour annuler mon rendez-vous. C'est la première fois que cela m'arrive. Anna n'est pas contente, elle maugrée dans un coin de la cuisine : « Tu ne devrais pas annuler ton rendez-vous, je ne suis pas contente ». Mais moi je sais que c'est la chose à faire, je le sais. J'ai dit « désolé docteur » avant de raccrocher et de passer mon second appel.

Après quoi je me suis remis au ménage.

Ma cuisine est toujours propre. Comme le reste de ma maison. Mais ni la cuisine, ni la maison, ne sont jamais assez propres à mes yeux. Je déteste la saleté. Elle me terrifie. Toutes ces choses qui grouillent dans tous les coins. Ces minuscules poussières peuvent vous tuer. Elles s'infiltrent en vous, vous polluent de l'intérieur. Le corps humain est composé d'eau et j'entends que l'eau de mon corps demeure pure. Alors tous les jours, je frotte. Je frotte. Je frotte. Dans tous les coins. Dans tous les recoins. Du sol au plafond. Plusieurs fois. Après quoi, je nettoie mes ustensiles. Plusieurs fois. Puis je me nettoie. Plusieurs fois.

Le docteur Traoré dit que je dois apprendre à vivre dans un environnement salubre et non aseptisé. Il y tient beaucoup. Mais comme je ne fais pas la différence entre les deux, je dis : « Je ne fais pas la différence entre les deux, docteur » et il hoche la tête, dépité.

*... Anna et moi avons toujours vécu à la ferme. C'est là que nous avons vu le jour elle et moi. Elle, deux minutes avant moi. Maman est morte juste après. Papa a coupé le cordon qui nous reliait, puis il a enterré le corps dans la grange ; un endroit sale et sombre. L'endroit où est enterré maman n'est pas digne de l'image que je me fais d'elle...*

Ma compulsion de propreté me pousse à réexaminer le fusil. Bien sûr, je porte des gants. Anna toujours assise sur la chaise de la cuisine, se met à pleurer. Elle dit : « Ne fais pas ça », mais je ne vois pas ce que je pourrais faire d'autre. Alors je nettoie le fusil. C'est une vieille arme. Elle aurait pu être pleine de poussière, mais avec moi, elle ne l'est pas. Rutilante. Comme sortie de l'usine. Je suis méthodique dans ma façon de la nettoyer. L'écouvillon métallique racle le canon à chacun de ses passages. Je fais des gestes amples. Je passe dans chacun des deux canons, dix fois. Anna déteste ce bruit. Elle dit : « Je déteste ce bruit ». Mais moi, je le trouve satisfaisant. Je fais du mal à la saleté, je la torture comme elle me torture. Alors je force pour que le

bruit se fasse plus aigu. Anna répète « Ne fais pas ça, Paul », mais je m'enfoncé dans un silence renfrogné. Change d'écouvillon, frotte, encore et encore.

*... La ferme est petite. Anna et moi dormions dans le même lit. Après la mort de maman, nous sommes restés avec Papa. Papa s'occupait de nous. Puis quand nous avons eu treize ans, Anna a commencé à dormir dans le lit de Papa. Ça a duré longtemps. À l'époque, le fusil était accroché au-dessus du sommier. Le coup de feu m'a réveillé mais je ne suis pas sorti de mon lit. Le lendemain, Anna me dit que Papa est parti ; qu'il ne reviendra pas. Mais elle a les souliers crottés et la terre dans la grange est fraîchement retournée, juste à côté de l'endroit où se trouve maman. J'ai fait le ménage. J'ai tout bien nettoyé. J'ai effacé les traces, effacé Papa...*

Je remonte le fusil. L'odeur du Ballistol imprègne les murs. Anna est retournée dans sa chambre. Je ne sais pas depuis combien de temps elle y est, mais je l'entends pleurer sur son lit. Parfois je la trouve injuste. C'est moi qui devrais pleurer, c'est moi qui souffre. « C'est moi qui souffre Anna, pas toi ! C'est pas toi qu'a mal ! ». Je gueule ça de la cuisine, quand j'enlève mes gants pour me laver les mains sous le jet brûlant. « C'est moi ! Pas toi ! ». Et puis elle se tait. Elle sait que j'ai raison. « Elle sait que j'ai raison ! Elle sait que j'ai raison ! », je répète en frottant mes mains sous l'eau. Je frotte, je frotte, je frotte, en me balançant d'avant en arrière. Je laisse mes mains sous le jet et je pleure. Les larmes me nettoient de l'intérieur, me purifient.

*... Je crois que c'est à la mort de Papa que mes compulsions ont commencé. Que la terreur engendrée par la crasse ne m'a plus quitté...*

Je pénètre dans la chambre. J'évite de regarder le lit. Je tourne la tête délibérément vers le mur opposé avant de m'asseoir sur l'édredon. Le corps d'Anna forme une bosse sous les couvertures. J'entrevois un pied bleui qui dépasse des draps. Elle est partie elle aussi, mais sa voix résonne toujours, « Ne fais pas ça, Paul », son image demeure toujours. Je n'ai pas eu le courage de nettoyer sa chambre. Pas eu le courage de la nettoyer, de toucher son corps. Des germes et des sécrétions, ma sœur n'est désormais plus que cela.

Le canon du fusil à le goût de la poudre et des produits chimiques. Je frissonne. J'ai appelé les gendarmes, laissé la porte d'entrée entrouverte.

Jamais nous n'irons dans la grange.

J'espère qu'ils penseront à tout bien nettoyer.

